

L'assignation identitaire : un chemin du nihilisme

par Philippe Forget

Il n'y a pas, dans la nature, de créature plus morne et plus répugnante que l'homme qui a échappé à son génie, et qui maintenant louche à droite et à gauche, derrière lui et partout. (Nietzsche)

Ce que je fais comme la peste, je le répète, c'est d'être classé. Je veux mourir en entendant les paresseux d'esprit qui s'arrêtent parfois à m'écouter, demander à mon sujet : « Et celui-là, qu'est-il ? » (Miguel de Unamuno)

Eût-on jamais pensé que Spartacus combattît pour son identité d'esclave, alors qu'il se révolta pour redevenir un homme libre ? Pourtant, aujourd'hui à l'heure du simplisme de la pensée, une telle assertion pourrait être prononcée et partagée, sans que quiconque en souligne l'absurdité.

Histrions de l'intellect et lémures du politique gavent sans répit leurs publics d'« identités » ou de « questions identitaires ». Pour l'un, il est des populations ou des régions qui « perdent leur identité » ; pour l'autre, il est des rebelles qui entreprennent des « conflits identitaires » ; enfin, d'ultimes penseurs s'affligent de « l'identité malheureuse » ou en revanche, en appellent à « l'identité heureuse ». Au fond, selon tous ces bons esprits, les sociétés humaines constituent autant de commissariats de police où les individus et leurs associations sont tenus de rendre compte de leur identité, d'en répondre et de correspondre au statut qu'elle leur fixe. Au moment même où les personnes et les biens se voient de mieux en mieux identifiés, suivis et localisés par le dispositif sécuritaire de la domination technocratique, l'emploi obsessionnel que font les médiocrates du terme d'« identité », pour juger de la situation historique, politique et morale des peuples, manifeste toute son incongruité. Comme si leurs bouches étaient si bien formatées par l'ordre terminal du rendement qu'elles ne pouvaient plus parler de liberté, de souveraineté, de culture et de personnalité. (Il y a loin entre détenir une identité et manifester une personnalité.) Comme si plus profondément, l'obnubilation sur l'identité et la réduction à l'origine leur servaient à conjurer l'appel de la vie créatrice et destructrice ; comme si leur incantation d'une fixité identitaire visait à nier l'aventure humaine et le jeu des libertés.

La probité de l'esprit et la santé du jugement imposent de retrancher le vocabulaire de l'identité du domaine politique et d'y restaurer pleinement le principe de la liberté. Une fois encore, la conscience éclairée du citoyen est appelée à dissiper les illusions stériles de l'inconscience dogmatique. La lutte du libre esprit conditionne la politique de l'homme libre.

De l'identification à la puissance narrative

Quand les peuples faisaient la guerre ou la paix, personne ne les a entendus occire, périr, pactiser, en faveur de leur « identité », mais de leur « liberté » et de leur « sûreté ». Et quand il s'agissait de résister par l'esprit à l'occupant, les patriotes de l'âme et de la lettre affirmaient par leurs œuvres la poursuite de leur culture et par là, de leur histoire. Le poète eût-il réduit sa création à l'identification ? Non, son chant exprimait une volonté de liberté que l'oppresser étouffait. La fécondité de la main et de l'esprit, la productivité esthétique d'une culture, témoigne de la vie historique d'un peuple dont la liberté créatrice anticipe l'indépendance politique face à la tyrannie. Dans le mouvement vital de la créativité et de la liberté, la forme propre de soi est une source, une force intime, non une fin politique et objective. Si l'on veut parler justement de l'identité humaine, non pas de l'identité immatriculaire et sécuritaire de l'appareil administratif, alors il faut la saisir dans son procès de formation et d'intensification.